

29 December (Le Figaro)

Ce que Camus a à nous dire sur le monde d'aujourd'hui, par Mohammed Aïssaoui et Raphaël Enthoven (lefigaro.fr)

Ce que Camus a à nous dire sur le monde d'aujourd'hui, par Mohammed Aïssaoui et Raphaël Enthoven

Par [Alexandre Devecchio](#)

Publié hier à 13:00, mis à jour hier à 18:51

00:00/15:23



Portrait de Mohammed Aïssaoui (à gauche) et Raphaël Enthoven (à droite). *Frédéric STUCIN pour le Figaro Magazine*

ENTRETIEN - Dans un spectacle intimiste au théâtre de la Scène Libre, le philosophe défend l'auteur de «L'Étranger», tandis que l'écrivain et journaliste du Figaro Littéraire signe un «Dictionnaire amoureux d'Albert Camus».

Dans un spectacle intimiste au théâtre de La Scène libre, le philosophe défend l'auteur de *L'Étranger*, tandis que l'écrivain et journaliste au «Figaro littéraire» signe un *Dictionnaire amoureux d'Albert Camus*. À l'heure du terrorisme islamiste et du retour des idéologies radicales, l'œuvre du prix Nobel de littérature demeure plus actuelle que jamais.

LE FIGARO. - Raphaël Enthoven, vous rendez hommage toutes les semaines à Albert Camus au théâtre de la Scène Libre. Cédez-vous enfin à votre vocation d'acteur?

Raphaël ENTHOVEN. - J'ai toujours aimé la scène non parce qu'on y ment mais parce qu'on doit y être aussi sincère que possible.

Mohammed Aïssaoui, Raphaël Enthoven est dans votre Dictionnaire amoureux d'Albert Camus...

Mohammed AÏSSAOUI. - J'y salue tous ceux qui ont rendu hommage à Camus: Abd al Malik, Francis Huster, Kamel Daoud, ... Le projet de faire un spectacle sur Camus est justement très camusien, parce que, disait-il, «*le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités*». Ce spectacle ne consiste pas en une lecture de ses textes mais il le fait revivre, notamment à travers les grands films dans lesquels il est cité.

R. E. - Grand film ou non, c'est le cas de *The Expendables* de Sylvester Stallone, où l'on assiste à un monologue de Mickey Rourke qui est directement plagié de *La Chute* de Camus: le mercenaire y raconte qu'il n'est délibérément pas venu en aide à une femme dont il savait qu'elle allait sauter d'un pont, et qu'il a perdu

son âme en lui tournant le dos. De la même manière, dans Scarface, on retrouve exactement le dilemme décrit par Camus dans *Les Justes*, où le terroriste qui doit tuer le grand-duc Serge refuse de lancer sa grenade car le neveu et la nièce du grand-duc se trouvent dans la calèche. Mais je suis plein de mansuétude pour les plagiaires: ils témoignent que Camus parle une langue universelle, et donc qu'ils n'en sont pas vraiment...

Stallone est-il camusien sans le savoir?

R. E. - Il n'y a aucun doute à avoir sur l'authenticité du plagiat! Ces citations sont voulues, comme dans Scarface où l'emprunt est conscient. Mais le dilemme camusien du terroriste transcende chaque histoire qui le met en scène: on le retrouve dès qu'un tueur refuse de passer à l'action parce qu'il y a des enfants en jeu ; c'est le dilemme de celui dont la révolte est d'abord fondée sur un amour et qui, pour cette raison, se donne des limites. Un jour, au Nigeria, l'une des trois terroristes de Boko Haram qui devaient déclencher une ceinture d'explosifs a finalement retenu son geste en s'est livrée aux autorités quand elle a pris conscience que sa propre famille était dans le camp. C'est dire si un tel cas de figure est fréquent, mais Camus a eu le génie de le mettre en scène et de le livrer à la conscience de tous.

Mohammed Aïssaoui, vous dites que Raphaël Enthoven vous a appris beaucoup sur Camus...

Mohammed Aïssaoui. - J'ai découvert Camus en li sant *L'Étranger* à 12 ans. Raphaël Enthoven m'a apporté le Camus philosophique, alors que mon rapport à cet écrivain est davantage instinctif et sensuel. Mon Camus est celui qui combat le nihilisme et les idéologies indifférentes à l'homme et à la vie. Pour lui, on ne peut pas se révolter en se fondant sur une haine mortifère.

Raphaël Enthoven. - Camus est un immense philosophe, mais parce qu'il est compréhensible, il est souvent méprisé des snobs qui réservent leur admiration aux êtres jargonnants. D'autant que, s'il est facile à comprendre, il est plus difficile à admettre. Car ce n'est pas par la croyance ou l'espoir que Camus combat le nihilisme.

C'est, tout au contraire, par l'affirmation du non-sens et le face-à-face avec l'absurdité du réel. C'est dans un ciel vide qu'il traque les linéaments de la morale. La profonde singularité de sa pensée tient aux deux piliers qu'elle se donne: d'une part, l'absence de Dieu, le silence inhumain du monde où notre condition est incurablement celle d'un étranger. D'autre part, le refus de contempler les choses autrement qu'à hauteur d'homme (ou de se donner des principes plus grands que son caractère). L'humanisme de Camus est un humanisme du silence.

Il a pourtant souvent été décrit comme un philosophe pour classe de terminale...

MA. - C'est le pamphlet de Jean-Jacques Brochier intitulé *Albert Camus, philosophe pour classes terminales*, écrit en 1970 seulement dix ans après la mort de Camus. Ce côté accessible qu'on lui a souvent reproché est le résultat d'un travail titanesque. Ses textes passent largement le défi du temps. En quoi est-ce une insulte?

RE. - C'est même l'un des meilleurs compliments qu'on puisse faire à un philosophe. Camus appartient à la famille de ceux dont la difficulté est d'être admis et non pas d'être compris - celle de Pascal ou de Montaigne -, des penseurs qui pensent et parlent clairement et n'espèrent plus. Dans l'insulte de Brochier, il faut entendre un éloge: contrairement à ceux qui ont des commentateurs, Camus a des lecteurs. C'est aussi la parole d'un snobisme parisien.

À l'époque du communisme triomphant, dans les années 1950, Camus explique, dans *L'Homme révolté*, que la révolution et le conservatisme sont les deux faces d'une même pièce, deux modalités de la négativité. Alors que la «révolte» dit oui avant de dire non. Et que, pour cette raison, elle donne des contours à son projet et s'impose des seuils dans les moyens de sa conquête. Pour avoir dit cela, Camus a été excommunié du Paris des intellectuels, tous plus diplômés que lui. Ces normaliens agrégés ne supportaient pas qu'un petit paysan d'Alger devenu «bourgeois frivole» eût raison contre eux.

MA. - Camus a été victime d'une sorte de mépris social. Sartre a d'abord été son grand ami - il a signé la plus belle critique de *L'Étranger* -, mais il l'a ensuite accusé de refuser de s'engager clairement. Pourtant, Camus ne dédaignait pas le combat idéologique et intellectuel: il est très offensif dans *L'Homme révolté* lorsqu'il dénonce les intellectuels qui ne font que mettre leur fauteuil dans le sens de l'histoire.

RE. - Il visait les bourgeois qui voulaient bien le grand soir mais sans rayer leur voiture... ceux qui pensaient avec autre chose que leur corps - les ancêtres de la gauche caviar, en quelque sorte.

MA. - Camus se distinguait de cette intelligentsia qui ne manquait pas de le critiquer comme un parvenu. Les intellectuels auraient dû au contraire saluer ce qui était arrivé à cet enfant pauvre de Belcourt. Ils visaient aussi le romancier à succès, qui a choisi d'aller à la philosophie avec le roman: «*On ne pense que par image. Si tu*

veux être philosophe, écris des romans», disait-il. Par exemple, lire *La Peste* publié en 1947 nous fait comprendre la crise du Covid.

Vous décrivez, Mohammed Aïssaoui, son écartèlement entre deux mondes: la France et l'Algérie.

MA. -Je crois pouvoir le comprendre parce que, comme lui, je suis né en Algérie et je me sens Français. Il a été accusé de racisme et de colonialisme. Pourtant, jeune journaliste de 20 ans, il va en Kabylie faire un reportage et décrit la misère et des enfants pauvres laissés à l'abandon.

RE. -Dans ses textes sur la misère en Kabylie, Camus dit que la pauvreté des gens jette «un interdit sur la beauté du monde». C'est à cette occasion que, amoureux de la vie, il comprend que s'il n'y a pas de honte à être heureux, il y a de la honte à l'être quand tant d'hommes souffrent.

À lire aussi Eugénie Bastié: «Et maintenant, ils veulent déboulonner Albert Camus»

MA. - Enfant d'Algérie, il ne peut pas quitter son pays sans douleur et veut que sa mère puisse continuer à y vivre, tout en voulant être du côté de la population arabe. Lors du conflit franco-algérien, il a eu le courage de la nuance. On lui a beaucoup reproché de nommer simplement son personnage «l'Arabe» dans *L'Étranger*, mais c'est la voix du narrateur, différente de celle de l'auteur, qui montre que l'Arabe n'avait ni la nationalité française ni même de statut.

Faut-il dire aux jeunes aujourd'hui écartelés entre la France et l'Algérie de lire Camus?

MA. - Les jeunes issus de l'immigration ont besoin d'écouter les messages d'humanité de Camus pour éteindre la haine qui les domine, alors qu'ils devraient au contraire avoir de la gratitude envers un pays qui les a accueillis et adoptés.

Camus est le philosophe de la nuance et du refus de l'esprit de système. Alors qu'on assiste aujourd'hui au retour des idéologies radicales et des systèmes de pensée fermés, peut-on encore être camusien ?

RE. - Être camusien est plus nécessaire que jamais, mais il n'a jamais été facile de l'être. Camus traçait un chemin original dans le monde manichéen et figé de la guerre froide. Aujourd'hui, la fixation se fait différemment: l'identité de celui qui parle l'emporte sur le contenu de ce qu'il raconte, de manière à juger ce qu'il est plutôt que ce qu'il dit. Or, Camus a passé sa vie à décrire ce processus: Meursault, dans *L'Étranger*, est celui dont le procureur fabrique l'âme criminelle (parce qu'il n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère) pour justifier son exécution.

La condamnation de Meursault est à l'image des tribunaux populaires qui jugent en ligne, sans appel ni avocat. Lire *L'Étranger*, c'est prendre l'époque à contre-sens. Son refus d'une pensée manichéenne est parfaitement illustré dans la fameuse phrase dont on a complètement détourné le sens: «entre la justice et ma mère, je choisis ma mère»... Quelques jours après avoir reçu le prix Nobel, Camus est interpellé par un étudiant qui l'accuse d'être insensible à la douleur des Algériens. Sa réponse est (de mémoire): «À l'heure qu'il est, le FLN dépose des bombes dans des bus que ma mère peut prendre, si c'est ça votre idée de la justice, je choisis ma mère.»

Traduction: n'est pas juste la justice qui peut tuer une innocente comme sa mère. La fin ne justifie pas les moyens et la barbarie commence quand la révolution se détourne de la vie humaine, et en particulier de celle des enfants. On comprend alors pourquoi le Hamas a disqualifié la cause palestinienne pour longtemps. La barbarie n'est pas une réalité en soi, mais c'est le refus de donner des limites à l'action - fût-elle noble - que l'on prétend accomplir.

MA. - Camus a appelé à la trêve civile pendant la guerre d'Algérie. Alors, dans les deux camps, des gens criaient «À mort Camus!». L'étudiant qui lui a posé la question et qui se pré sentait comme indépendantiste FLN vivait à Stockholm depuis dix ans et n'a jamais été indépendantiste. Il ne connaissait pas Camus. Il l'a lu ensuite et a regretté sa position. Il est toujours difficile d'être nuancé lorsqu'on est assigné à un camp.

En refusant de considérer la philosophie comme quelque chose d'abstrait est-il le partisan d'une éthique de responsabilité?

MA. - Le terrorisme et les idéologies confortables empêchent de penser. Camus est au contraire le philosophe du concret.

RE. - Un exemple de ce qu'est être camusien aujourd'hui: la jeune Claire violée par un migrant sous OQTF qui a témoigné dans les journaux a été très mal accueillie par certaines féministes, qui l'ont accusée de développer le sentiment d'une insécurité due à l'immigration en plein débat sur la loi «raciste» défendue par Darmanin. Autrement dit, non seulement elle a été violée, mais elle a dû ensuite subir les diatribes de ceux qui lui ont expliqué qu'elle était du mauvais côté de l'opinion. Enjamber une tragédie parce qu'elle ne convient pas à la théorie correspond à ce que Camus appelle la «violence confortable» dans *L'Homme révolté*. Qu'est-ce qu'un

viol à côté du combat antiraciste? Rien n'est pire que l'abstraction. Quand on s'intéresse à la complexité du réel, on ne peut répartir le monde en catégories figées.

Cette position ne conduit-elle pas à une forme de statu quo? Vous avez fait référence au 7 octobre: on pourrait dire qu'Israël, en position de légitime défense, fait pourtant des victimes civiles par ses bombardements et doit aussi être condamné.

RE. -Vous avez raison. Mais il reste essentiel de maintenir une différence entre des bombardements ciblés qui font des victimes collatérales et le massacre de personnes au hasard des rues. Or, quand on apporte cette nuance, évidente, entre un pogrom et un bombardement, on est inmanquablement accusé de faire une différence entre les victimes et de considérer que certaines vies valent moins que d'autres.

Alors que le problème est tout autre: il s'agit de savoir comment les gens sont tués. Durant la Seconde Guerre mondiale, certains étaient gazés parce qu'ils étaient Juifs, d'autres étaient tués sur le champ de bataille: ce n'est pas la même chose. Dans le débat contemporain simplificateur, marquer une différence entre les tueurs, c'est aussitôt être accusé de faire une différence entre les victimes. Partisan de la nuance, Camus enseigne l'intranquillité. Il enseigne qu'on peut adhérer à une cause, mais à condition de ne pas être en paix avec les moyens qu'elle se donne.

L'éthique de responsabilité ne peut-elle pas tout de même conduire à une absence de politique?

RE. - La révolte, explique Camus, c'est la «mesure», mais la mesure n'est pas le résultat d'un compromis, juste la conséquence d'une adhésion au réel et à l'action possible. Aucun éloge du statu quo chez Camus.

MA. - Durant la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Algérie, c'est lui qui a agi concrètement. Il a dirigé le journal de résistance *Combat* en pleine Occupation - où était Sartre durant cette période? - et est l'un des rares à avoir appelé à la trêve civile pendant la guerre d'Algérie. Son engagement n'est pas un immobilisme.

RE. - Dans les Lettres à un ami allemand, il explique à son destinataire (nazi) qu'il va le vaincre en refusant de devenir comme lui: il ne sera jamais heureux de se battre et ne glorifiera jamais la violence qu'il sera contraint d'exercer. Ce ne sont pas deux causes qui se font face, mais le rapport même que chacun entretient à la cause qu'il défend. Chez Camus, le combattant refuse d'adhérer à son propre geste.

Camus pourrait être qualifié d'homme de gauche et penseur antitotalitaire. Sans faire parler les morts, qu'aurait-il pensé de notre extrême gauche actuelle?

RE. - Pour un camusien, ce sont les nouveaux habits de la peste. D'autant que la gauche totalitaire est le véhicule d'un racisme inversé qui se présente comme un antiracisme. La grande différence avec l'époque de Camus, c'est que la peste, à l'époque, se présentait comme telle. Aujourd'hui, elle se vit au contraire comme un antidote, et c'est la raison pour laquelle on a tant de mal à l'identifier.

MA. -C'est le phénomène du bourreau qui se présente comme une victime. Tous les dix ans, un pamphlet accuse Camus de racisme et de colonialisme. Il décrit au contraire remarquablement une situation où deux peuples vivaient ensemble sans se voir.

RE. -Plutôt que de critiquer *L'Étranger*, il faut le compléter: c'est ce qu'a fait Kamel Daoud dans *Meursault, contre-enquête*, roman dans lequel il donne une identité à l'Arabe, lui l'Algérien qui sait mieux qu'un autre que le problème du monde arabo-musulman est qu'il se définit exclusivement par son refus de l'Occident.

MA. -Daoud subit l'ostracisme que Camus a connu: une fatwa a été lancée contre lui.

RE. -Daoud vit une situation camusienne à travers l'assignation à résidence, qui le borne soit dans le rôle du paria symbolique soit dans le rôle du maudit. Dieu merci, il a un talent fou, et un sens des nuances qui lui garantit la liberté.